

Images sororales dans les séries : du féminisme à l'écologisme

Sororal culture in the TV series: From feminism to ecology

Article publié le 20 décembre 2024.

Sophie Suma

DOI : 10.58335/sel.493

✉ <http://preo.ube.fr/sel/index.php?id=493>

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous [Licence CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/) (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Sophie Suma, « Images sororales dans les séries : du féminisme à l'écologisme », *Savoirs en lien* [], 3 | 2024, publié le 20 décembre 2024 et consulté le 14 décembre 2025. Droits d'auteur : Le texte seul, hors citations, est utilisable sous [Licence CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/) (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.. DOI : 10.58335/sel.493. URL : <http://preo.ube.fr/sel/index.php?id=493>

La revue *Savoirs en lien* autorise et encourage le dépôt de ce pdf dans des archives ouvertes.

PREO

PREO est une plateforme de diffusion [voie diamant](#).

Images sororales dans les séries : du féminisme à l'écologisme

Sororal culture in the TV series: From feminism to ecology

Savoirs en lien

Article publié le 20 décembre 2024.

3 | 2024

Sororités : concept, représentation, créations, réceptions

Sophie Suma

DOI : 10.58335/sel.493

☞ <http://preo.ube.fr/sel/index.php?id=493>

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous [Licence CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/) (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Introduction. Se visualiser : chercher une culture visuelle des sororités

Se reconnaître : agir en sœurs

Se comprendre : réfléchir grâce aux représentations *meta-sororales*

S'engager : coopérer pour développer la puissance des femmes en féminismes

Se retrouver : communiquer et partager ses connaissances en non-mixité

Se respecter : fabriquer des images éco-sororales ?

Conclusion

Introduction. Se visualiser : chercher une culture visuelle des sororités

Beaucoup accusent les Sororités d'être trop élitistes et de favoriser un système de classe. Mais vous savez quoi ?! La vie est un système de classe.

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous Licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

– [...] Je vais être directe, je déteste les Sororités et je vous déteste. [...] Vous représentez tout ce qui ne va pas chez les jeunes femmes d'aujourd'hui et je compte bien faire tout ce qui est en mon pouvoir pour détruire ce petit royaume que vous appelez Sororité. [...] Cette année Kapa a pour obligation d'accepter toutes celles qui voudront devenir postulantes. Si vous êtes inscrites dans cette université, vous avez le droit de postuler pour espérer devenir une Kapa Kapa Tau. Leurs portes sont ouvertes à toutes !

1 Chanel Oberlin et Cathy Munsch dans *Scream Queens*, (Fox, 2015-2016), 05'00 et 15'40 (S01E01)

2 Que fait Chanel Oberlin (Emma Roberts), alors cheffe de l'association étudiante Kapa Kapa Tau locale, lorsqu'elle annonce ouvertement utiliser les Sororités¹ universitaires pour s'élever socialement ? Et en retour, quelles sont les intentions de la doyenne Cathy Munsch (Jamie Lee Curtis) en obligeant Chanel à intégrer toute aspirante d'origines différentes qui postulerait pour rejoindre l'association ? Ont-elles les mêmes définitions de la sororité et du féminisme ? Inspirées des *slasher* américains² et de la saga *Scream* (Wes Craven, 1996), les héroïnes de la série *Scream Queens* offrent plusieurs visions du féminisme où se télescopent deux images sororales différentes³. La première profite d'un système élitiste et conservateur. La seconde est une féministe réformatrice. Or Chanel et la doyenne Munsch⁴ ne sont pas les seuls personnages à incarner la sororité sous toutes ses formes dans les séries contemporaines⁵. Même si de plus en plus de personnages de séries partagent des points de vue féministes avec le public, les nombreuses images diffusées et présentées comme sororales échouent souvent à en donner une définition claire⁶. Aussi, la popularité de ces objets de culture visuelle⁷ est une invitation à re-questionner l'usage de certaines images pour traiter de sororité comme pratique politique, attitude féministe, ou posture éthique. Pour comprendre les enjeux de la sororité est-il alors pertinent d'utiliser internet ou les plateformes de streaming afin de trouver des séries à regarder pour en apprendre davantage ? La découverte du sujet peut-elle se faire par l'image audiovisuelle, par la scénarisation fictionnelle de problématiques contemporaines⁸ ?

3 La proximité de certaines séries avec notre quotidien montre que la culture populaire⁹ contribue à l'incorporation¹⁰ des expériences so-

rorales dans les pratiques de tous les jours¹¹. En « agissant » dans notre quotidien, les images en jeu nous occupent, mais semblent également « s'occuper » de nous¹². Partant du travail de Stanley Cavell sur les propriétés transformatrices du cinéma, Sandra Laugier décrit le potentiel « éducatif » des séries télévisées¹³. Selon la philosophe, ces dernières sont « qu'on le veuille ou non, le lieu de l'éducation d'individus qui reviennent ainsi à une forme de perfectionnement subjectif par le partage et le commentaire d'un matériau public et ordinaire, intégré dans leurs vies¹⁴ ». Elle précise également que « les séries contribuent aujourd'hui à la formation morale, philosophique et même politique du public¹⁵ ». Pour reprendre l'analyse de la philosophe en l'adaptant au thème de ce dossier, le sujet d'une série peut en effet traiter de sororité en conduisant le public à ressentir de l'empathie pour les personnages. Aussi, en suivant Sandra Laugier qui propose de considérer l'agence des séries et leur capacité à prendre soin de nous avec la notion de *care*¹⁶, il est effectivement possible d'envisager le caractère sororal de certaines d'entre elles. Tout en prenant appui sur quelques références théoriques importantes des études féministes, queer, écoféministes ou des humanités écologiques, cet article s'intéresse aux images qui construisent une définition extensive de la solidarité entre femmes, en figurant la sollicitude, le *care*, l'empathie, ou le partage collectif de valeurs féministes. À cet effet, l'enquête iconologique¹⁷ qui suit a été élaborée à partir d'un corpus d'une vingtaine de séries populaires sélectionnées en prenant en compte l'importance donnée au motif sororal dans les arcs narratifs et la construction des personnages principaux. Cette étude des images sérielles met à l'épreuve une typologie de différentes formes de sororités : filiale et amicale (sœurs), universitaire (associations académiques), politique (féminismes), interspéciste (écologismes).

4

L'étude présentée ici pose alors l'hypothèse que les séries télévisées font effectivement la démonstration du processus sororal. En présentant des personnages en mouvement qui montrent avec exactitude comment la mettre en œuvre, les descriptions audiovisuelles offertes par les séries donnent plusieurs définitions de la sororité. Néanmoins, l'enquête iconologique propose un prolongement de l'observation de Sandra Laugier. Si la philosophe a raison de penser que les séries ont la capacité de nous éduquer, peut-être faut-il insister sur le fait que ces dernières mènent également à l'autoévaluation et à la réflexivi-

té¹⁸. La réflexivité des séries à figurer le réel a déjà fait l'objet de plusieurs analyses par Umberto Eco ou Hervé Glevarec¹⁹. Qu'en est-il alors de ce que les séries nous font lorsqu'on les regarde ? Quels sont les potentiels ajustements comportementaux qu'elles induisent ? De quelle manière les séries peuvent-elles nous aider à être sororales si l'on ne sait pas en quoi consiste la sororité ? L'objectif de cet article est de démontrer que les images sérielles du corpus étudié figurent des gestes, montrent des personnes en accompagner d'autres, et invitent à se représenter, à comprendre, à imaginer les manières d'engager nos corps et notre temps pour soutenir quelqu'un, partager ses peines, lutter ensemble pour des causes communes, partager des compétences et vivre une expérience collective. Certaines séries du corpus déploient d'ailleurs une dimension véritablement *meta-sororale*. En entreprenant volontairement de nous apprendre à être sororales, elles proposent une mise en abyme de la sororité, et une démonstration par l'image qui figure des personnages, des gestes et des attitudes. L'auto-analyse est sans doute l'une des conséquences réflexives produites par les séries qui nous montrent alors comment faire. En grandissant avec elles, en les regardant quotidiennement durant plusieurs années, les séries nous aident à évaluer notre propre capacité à être sororales, et à opérer les ajustements nécessaires à notre attitude, à nous adapter, être à l'écoute, « faire avec »²⁰. Il ne s'agit pas ici de voir les personnages des séries comme des miroirs de nous-même, ni seulement comme des agents poussant à l'identification ou au mimétisme, mais de les considérer comme un outil réflexif. Que ferais-je si j'étais dans la situation de cette héroïne, que m'apprend-elle sur ma vie, et en conséquence, quelle portée ont mes actes sur mon avenir et sur les autres ?

- 5 Au regard des problématiques qu'elles abordent et de celles que nous rencontrons dans nos vies, qu'est-ce que ces images qui peuplent notre quotidien nous font alors penser de nous-même ? Des relations entre sœurs jusqu'aux puissances de la coopération et du partage d'expériences en non-mixité, les parties qui suivent interrogent le pouvoir d'agir et les définitions données par ces différentes images de la sororité dans les séries. Enfin, l'enquête iconologique se termine par la description d'une autre forme de sororité décelée dans les fictions les plus récentes du corpus qui s'intéressent aux crises environnementales. Ces images semblent nous inciter à réfléchir sur les des-

tinataires de notre sororité, ainsi que sur les différentes manières d'y parvenir. Aussi, les séries de cette dernière catégorie du corpus offrent une description audiovisuelle convaincante de la sororité inter-espèce et voient l'émergence de gestes éco-sororaux que je propose de définir à la toute fin de ce texte.

Se reconnaître : agir en sœurs

- 6 La première définition télévisuelle de la sororité renvoie directement à l'étymologie du terme soror. Dès les années 1960, les héroïnes de plusieurs séries sont des sœurs, que l'on peut répartir en plusieurs catégories relationnelles. Les premières sont des « sœurs germaines ». Ainsi, *My Sister Eileen* (CBS, 1960-1961), *La Petite Maison dans la prairie* (NBC, 1974-1984), *Sisters* (NBC, 1991-1996) ou *Sister, Sister* (ABC, The WB, 1994-1999) et d'autres, montrent plusieurs images alternant rivalités et soutiens entre sœurs de pères et de mères. Ces fictions ont en commun de résoudre les conflits affectifs et les jalousies grâce à l'amour filial qui cimente les relations. Les séries mettant en jeu l'amour entre sœurs tout en abordant des sujets ouvertement féministes comme *Fleabag* (BBC Three, 2016-2019), *This Way Up* (Channel 4, 2019-2021), ou *Nona et ses filles* (Arte, 2021) n'arrivent que bien plus tard sur les écrans. Les séries traitant de familles recomposées comme *Step by Step* (ABC, CBS, 1991-1998), *Famille d'accueil* (France 3, 2001-2016), ou *The Fosters* (ABC, Freeform, 2013-2018) présentent souvent une deuxième catégorie de « sœurs de remariages ou d'adoptions », dont les liens se renforcent avec le temps.
- 7 Les séries présentant des « sœurs de sang(s) » figurent un troisième type de relations. *Charmed* (The WB, 1998-2006), *Buffy the Vampire Slayer* (The WB, UPN, 1997-2003), *Witches of East End* (Lifetime, 2013-2014), *Motherland: Fort Salem* (Freeform, 2020-2022), ou *Filles du feu* (France 2, 2023), montrent des images caractérisant les liens de sang comme un puissant pouvoir. Issu d'hérédités biologiques ou magiques, le sang est réunificateur. Ici les héroïnes partagent des sentiments envers toutes les sorcières, ou femmes qui possèdent les mêmes pouvoirs par le sang. La sorcellerie et les connexions magiques sont alors un symbole écoféministe puissant permettant de figurer une énergie régénératrice unifiant les corps pour se protéger mutuellement. Enfin, à partir des années 1990, certains personnages

incarnent des « sœurs de cœur ». Les fictions se concentrent sur les relations choisies, sincères et les attachements véritables entre femmes. *Sex and the City* (HBO, 1998-2004), *Girlfriends* (UPN, The CW, 2000-2008), *Broad City* (Comedy Central, 2014-2019), *G.L.O.W.* (Netflix, 2017-2019), ou *Las Chicas del Cable* (Netflix, 2017-2020) et *On the Verge* (Canal+/Netflix, 2021) offrent des images sororales évoquant le soutien, la compassion et les amitiés profondes. Or l'attachement singulier, voire exclusif, semble effectivement différencier ces quatre types de relations entre sœurs, d'une autre catégorie définissant la sororité en féminismes.

- 8 Dans les années 1980, bell hooks (Gloria Jean Watkins) précise que, lorsqu'elle est féministe, la sororité ne relève pas de relations filiales, de camaraderies entre filles, d'amitiés, de rapports amoureux, ni même d'un soutien ponctuel. Les liens d'amitié ne sont pas nécessaires pour faire preuve de sororité envers une autre femme²¹. Ce que les femmes sont prêtes à faire entre elles au nom de l'amitié ne rend pas, de fait, leurs actions sororales. Il n'est en effet pas si facile de faire preuve de sororité dans un monde qui nous a tous·tes mis·es en concurrence depuis notre enfance. Ce phénomène est d'ailleurs bien visible dans les images de *Girls* (HBO, 2012-2016), qui dépeignent visuellement ce qui pousse certaines femmes à s'imaginer comme des rivales. Comment peut-on alors ressentir de l'empathie pour une femme qui n'est ni notre sœur germaine ni notre amie, et qui ne vit pas la même chose que nous ? En tentant de faire raisonner les voix des femmes racisées, hooks répond qu'il faut réfléchir à l'intersectionnalité et à ce qui nous rassemble malgré nos différences. Que l'on ait été exposées ou non à un même type de violence (psychologiques, discriminatoires, sexistes ou sexuelles), l'autrice nous invite à interroger et à trouver les points communs que l'on peut avoir avec cette femme qui semble pourtant si différente de nous. Elle rappelle également que d'une manière ou d'une autre, nous subissons toutes et tous le poids du patriarcat²². hooks essaye alors de comprendre de quelles manières se soucier des autres femmes, se reconnaître en « sœurs ». D'autres séries s'efforcent également d'ouvrir les frontières de la sororité en reliant valeurs familiales et politiques à travers cette cinquième catégorie de « sœurs en féminismes ». En cela, *Good Trouble* (Freeform, 2019-2024) présente différentes images sororales où les sœurs d'adoption, de cœur et féministes se rencontrent dans la vie

comme dans les luttes. Entre refuge et colocation, gérée par Alice Kwan (Sherry Cola), en tant qu'espace coopératif, la Coterie accueille et entretient ces sororités avec bienveillance.

Se comprendre : réfléchir grâce aux représentations meta-sororales

- 9 Dès la fin des années 1990, de nombreuses séries se déroulent dans les Sororités universitaires. *The Student Body* (YTV, 1997-2000), *Sorority Life* (MTV, 2002-2003), *Sorority Forever* (TheWB.com, 2008), *Greek* (ABC Family, 2007-2011), ou *Sorority Girls* (E4, 2011), etc., dessinent une vision des relations entre femmes calquée sur la compétitivité des Fraternités traditionnelles – en témoignent les mises en concurrence systématiques et les bizutages sélectifs. Les nombreuses descriptions relationnelles diffusées dans ces séries pourraient induire que les Sororités universitaires ont partie liée avec la notion de sororité dont il est question dans ce dossier. Or, selon bell hooks, les associations universitaires (Sororities), et certains groupes de femmes, en livrent une définition problématique, comprise alors comme une sorte de « nouveau rempart à la réalité, un nouveau refuge protecteur », une vision de la solidarité entre femmes « influencée par des projections racistes et classistes sur la féminitude blanche », imposant « aux sœurs de s'aimer “inconditionnellement”, d'éviter les conflits et de minimiser les désaccords, de ne surtout pas se critiquer, et encore moins en public ». De son point de vue : « pendant un temps, ces conditions ont créé une illusion d'unité, neutralisant la compétition, la méfiance, les désaccords²³ » entre femmes.
- 10 Avec le recul de ces dernières années, la série américaine *Scream Queens*²⁴ propose certainement l'une des remises en question du féminisme de droite la plus convaincante. Véritablement meta-sororale, la première saison se déroule sur le campus de la Wallace University et présente une succession de meurtres ciblant une association étudiante de femmes (non mixte). En continuant de favoriser exclusivement de jeunes bourgeoises blanches et valides, la Sororité, dont l'antenne locale est dirigée par Chanel Oberlin, encourage la discrimination, le sexism et le validisme. Le ton est posé dès l'épisode pilote, où

en tant que présidente nationale de Kapa Kapa Tau, Gigi Caldwell (Nasim Pedrad) affirme que « le blanc c'est de rigueur que ça soit en termes de peau comme de vêtement » (S01E01). Afin de faire bouger les lignes dans une institution conservatrice, scandalisée par ces pratiques, la doyenne Munsch tente de redonner un sens politique au concept de sororité dont les Sororités universitaires sont dénuées. Aussi s'affaire-t-elle à démanteler le royaume de Chanel qui reproduit en creux le sexism et la compétition. Selon bell hooks, il nous faut justement désapprendre le sexism aux femmes pour qu'elles unissent leurs compétences vers une solidarité politique : « L'acceptation de l'idéologie sexist, écrit-elle, s'exprime quand des femmes apprennent aux enfants qu'il n'y a que deux schémas comportementaux possibles : la domination ou la soumission. Le sexism nous enseigne la haine des femmes et, consciemment ou non, nous reproduisons cette haine dans nos interactions quotidiennes avec d'autres femmes²⁵ ».

- 11 Leader du « New New Feminism », se situant ouvertement à gauche du prisme politique, la doyenne Munsch termine la saison en résumant ainsi les objectifs de son programme : « [...] il suffit de regarder l'histoire de l'humanité, dit-elle à une assemblée de femmes, si vous prenez les guerres, les génocides, toute l'oppression la violence, l'exploitation, la dégradation de l'esprit de l'humanité, qu'est-ce que toutes ces notions ont en commun ? Les hommes ! [...] Peut-être que tout irait mieux si les femmes dirigeaient tout ce qui peut l'être » (S01E13)²⁶. À partir d'un organisme associatif élitiste, l'exercice d'un féminisme radical conduit à une solidarité entre femmes. Au fil de la série, la définition dominante de la sororité, comme simple lieu rassemblant celles qui se ressemblent (bourgeoises blanches), se transforme pour valoriser toutes les femmes dans un monde ultra-compétitif (l'université). Puisqu'elle interroge tout du long la question de « la bonne féministe » en non-mixité (S01E11), la série aide d'ailleurs à imaginer ce déplacement. Tout comme *Scream Queens*, d'autres séries questionnent les visions molles, floues et superficielles de la sororité. Elles aident à comprendre les enjeux de cette pratique, qu'on l'envisage comme une expérience collective, une valeur, ou une « posture²⁷ ». Car souvent réduites à une entraide entre femmes, les actions sororales sont parfois vidées de leur caractère politique. Les intentions *meta-sororales* de ces fictions engagent alors

notre propre réflexivité et interrogent les manières d'être sororales en féminismes.

- 12 Afin d'aider à incorporer le concept de sororité, Bérengère Kolly propose d'utiliser le verbe « sororiser ». Selon elle, ce néologisme traduit mieux l'action sororale. Comme elle le rappelle, ce verbe n'existe pas encore dans le dictionnaire, mais renvoie à la dimension collective de la pratique. Être sororale, faire preuve de sororité, de sororalité (encore un cran au-dessus), « sororiser » : ces verbes et substantifs « zombies²⁸ » sont employés pour nous faire comprendre l'agence de termes dérivés du latin classique *sorror*, *sororis*, *sororem*, dont on nous dit qu'ils ont un rapport avec ce qui se ressemble²⁹. Mais puisqu'à l'évidence toutes les femmes ne se ressemblent pas, est-ce que cette définition, représentée dans les premières séries de « sœurs » et de Sororités universitaires, n'est finalement pas un frein à la sororité ? C'est ici le propos de Merle Grimme, la réalisatrice de *Clashing Differences* (ZDF, 2023). Dans cette fiction allemande, l'association féministe House of Womxn, tenue par des femmes blanches hétérosexuelles, rassemble plusieurs militantes racisées, queer ou atteintes de handicaps, pour écrire un « manifeste » devant montrer que toutes les femmes sont unies en féminismes. Alors qu'elles vivent les discriminations et toutes sortes de violences de façons différentes, la série rend compte des difficultés rencontrées par toutes ces femmes tentant de se singulariser face à une cause prétendument « commune ». C'est précisément ce qui occupe bell hooks lorsqu'elle propose de questionner l'idée « d'oppression commune » lancée par les féministes radicales blanches de son époque. Si toutes les femmes subissent le sexism, tous les types d'oppressions ne se valent pas dès lors qu'on ne partage pas les mêmes conditions sociales, raciales, physiques ou académiques. hooks déplore alors que la première cause d'unions dans le féminisme soit la victimisation partagée des femmes face au patriarcat, plutôt que l'alliance « sur la base de forces et de ressources partagées³⁰ ». Elle précise que la solidarité politique se joue justement à partir de la diversité, du respect des différences et des désaccords faits d'incompréhensions ou de défauts de communication. Elle conseille alors l'écoute des différences pour mieux se comprendre sans s'instrumentaliser les unes les autres dans la lutte. Mais également de se réunir autour de l'intérêt commun d'abolir les violences faites aux femmes, le sexism et les discriminations, de

s'accorder sur des valeurs partagées³¹. Comme le rappelle Éric Macé, si nous ne connaissons plus aujourd'hui les formes généralisées et excessives du patriarcat, nous avons malheureusement hérité des effets négatifs de son programme qui prennent différents aspects³². Les images de *Clashing Differences*, questionnent l'intersectionnalité et invitent justement à réfléchir, avec soin, aux expériences de chacune d'entre nous qui se traduisent en compétences.

S'engager : coopérer pour développer la puissance des femmes en féminismes

13

Qu'est-ce alors que la sororité, que Geneviève Fraisse désigne comme le point d'orgue de la « puissance » féministe³³ ? Chloé Delaume le rappelle récemment lorsqu'elle écrit que « la sororité est un outil. Un outil de puissance, une force de ralliement, la possibilité de renverser le pouvoir encore aux mains des hommes³⁴ ». Puissance donc, un terme qui sonne comme un mot de ralliement – à ne pas confondre avec le *pouvoir*, souvent utilisé pour dominer les autres. On ne peut qu'apprécier cette idée, car être puissantes ce n'est pas avoir du « pouvoir sur » autrui, et l'activiste écoféministe Starhawk l'a déjà bien enseigné, c'est faire appel au « pouvoir du dedans³⁵ ». C'est de cette sororité-là qu'il s'agit lorsque June Osborne (Elisabeth Moss), l'héroïne de *The Handmaid's Tale* (Hulu, 2017+), trouve toute la force, la puissance nécessaire dans *Mayday*, un organisme sollicitant la coopération entre femmes pour se sauver elles-mêmes ainsi que les enfants (S03E13). Les scènes ne montrent alors que des images de femmes qui s'engagent à l'écran. Dans la dernière saison, la liberté de sa fille, Hannah, âgée de douze ans est menacée. Elle doit intégrer une école de formation pour Épouses. En tentant d'empêcher l'institutionnalisation légale du mariage et du viol sur mineures, le combat sororal que mène June est directement politique (S04E05). Si la sororité est politique, c'est bien parce qu'elle est une réponse à des actions qui nous engagent face à des situations de violences physiques et psychologiques, de discrimination, de racisme et de sexismes qui se répètent. La puissance des femmes est dans l'alliance, la coopération

et l'engagement collectifs : facteurs déterminants de résistances, d'oppositions et de transformations.

14 À l'échelle d'un groupe, la collaboration précoce entre « filles » pour s'approprier les rues de la ville est bien décrite dans la série pour adolescents *Betty* (HBO, 2020-2021). Dans *Sex Education* (Netflix, 2019-2023), les collègues d'Aimee Gibbs (Aimee Lou Wood) partagent son traumatisme lorsqu'elles font front toutes les six au fond du bus dans lequel elle a subi une agression sexuelle. Les séries *Orange is the New Black* (Netflix, 2013-2019) et *Good Girls* (NBC, 2018-2021) figurent des femmes en difficulté partageant leurs compétences pour supporter de vivre en milieux précaires (prison, foyers instables, etc.). Les fictions comme *Yellowjackets* (Showtime, 2021+) et *Big Little Lies* (HBO, 2017-2019) mettent en scène des groupes de femmes très différentes les unes des autres qui se protègent mutuellement suite à un stress post-traumatique (grave accident et ses conséquences), ou à des violences physiques et psychologiques (un homme abusif et dangereux). Ici, ces femmes font alliance, elles coopèrent. Les images montrent des vies menacées et plusieurs stratégies de préservation, de défense et de reconstruction opérées par des femmes prenant ensemble des décisions difficiles. Ces séries ont en commun de donner une forme visuelle à la puissance des femmes qui luttent contre un même oppresseur, qu'elles en soient elles-mêmes victimes ou non. La sororité se retrouve également lorsque les écrans sont saturés de femmes cisgenres, lesbiennes, queer et trans comme dans *Vida* (Starz, 2018-2020).

Se retrouver : communiquer et partager ses connaissances en non-mixité

15 Se retrouver autour de valeurs partagées n'est plus une utopie. Un large corpus iconographique et textuel rend compte de moments importants où les femmes discutent, coopèrent et partagent leurs connaissances et compétences, dans l'objectif de s'émanciper de l'esprit compétitif et parfois dangereux forgé par les nombreux arrangements patriarcaux³⁶. Ces femmes s'accordent sur l'idée qu'il faut sortir des patriarcats historiques traditionnel et moderne. Depuis les fi-

gures mythiques des Amazones³⁷ ou des Valkyries, les femmes se rassemblent et communiquent, apprennent les unes des autres. Du Cercle de Sappho³⁸, à Christine de Pisan (1405)³⁹, aux Béguines médiévales d'abord sous la tutelle de l'Église⁴⁰ puis autonomes, aux Clubs de femmes patriotes de la Révolution française (1789-1799)⁴¹, ou sous la Commune (1871)⁴², aux Salons littéraires de femmes (xvii^e-xix^e), aux Suffragettes (xix^e-xx^e), aux réunions Tupperware des années 1950⁴³, et à beaucoup d'autres moments en non-mixités, les femmes opèrent un geste politique : se parler, s'informer et s'organiser dans l'objectif de se défaire du regard patriarcal.

- 16 Dans les années 1970, les rassemblements en non-mixité prennent une tout autre forme dans la lutte, notamment avec les Terres de femmes dans les régions rurales. En étudiant les camps de l'Oregon (USA), Françoise Flamant précise qu'il s'agit de femmes se réunissant pour échapper aux violences sexistes et sexuelles, ainsi qu'aux discriminations dont elles sont l'objet, notamment en tant que lesbiennes. Les questions écologiques et la décroissance sont souvent au cœur des modes de subsistance et de gouvernance appliquées dans ces lieux⁴⁴. Leur démarche est éminemment politique, féministe et queer. Plusieurs séries montrent des images de territoires intégralement organisés matériellement et politiquement par des femmes. *Top of the Lake* (BBC Two, Sundance Channel, UKTV, 2013) présente « Paradise », un lieu désuet, protégé par GJ (Holly Hunter), accueillant les femmes brisées. *Godless* (Netflix, 2017), figure l'organisation et l'architecture sociale de « La Belle », une ville désertée par les hommes (tués ou disparus), reprise par les femmes qui la construisent et la défendent. Deux autres séries montrent, par la force des choses (un virus a tué tous les hommes cisgenres), des organisations politiques matriarcales ou gérées par des femmes : *Y, The Last Man* (Hulu, 2021) et *Creamerie* (TVNZ 2, BrutX, 2021). *The Lost Flowers of Alice Hart* (Prime Video, 2023), présente les drames accueillis à Thornfield, une ferme horticole de fleurs endémiques aux terres sauvages d'Australie. June Hart (Sigourney Weaver) y sauve et protège comme elle peut de nombreuses femmes des violences domestiques et sexuelles, qui touchent davantage les femmes Aborigènes mais aussi celles de sa propre famille. June rappelle également la présence des puissances lesbiennes dans ces formes de luttes. Vers la fin des années 1990, les territoires de femmes sont de plus en plus présents dans les villes.

Dans *The L Word* (Showtime, 2004-2009), la commune de West Hollywood à Los Angeles accueille le lesbianisme et certaines femmes désirant vivre en quasi non-mixité. Ici les héroïnes s'accordent sur des valeurs communes, vivent et s'aiment entre femmes. Même si les rivalités existent également entre elles, la fiction montre explicitement que face à la majorité hétérosexuelle, leur liberté dépend de leur capacité à s'allier politiquement et territorialement.

Se respecter : fabriquer des images éco-sororales ?

– J'en ai entendu un autre la nuit dernière. Où est-il ?
– S'il y a un mâle quelque part, je t'aiderai à le trouver.
– Je veux être mère encore une fois [...]. Nous partageons le monde, tout ce qu'il compose. Et quand il y a moins, nous sommes moins. Est-ce ainsi pour toi ? Nos jeunes, n'émergent ni ne sombrent par le souffle. Ils nous quittent pour aller au loin. Nous les regardons disparaître. Tous les miens ont suivi ce chemin [...].
– Tu as dit que lorsque vous sombrez, alors, tout recommence. Vous devenez tout ce qui va suivre. Vous restituez ce qui a été pris c'est ça ?
– Oui...
– Il est possible qu'un jour il y en ait d'autres comme vous [...] Cela prendra du temp. Nous ne serons plus là pour le voir. Mais ce que tu m'as raconté, tout ce que l'on s'est dit l'une à l'autre, cela nourrira les baleines à venir. »

17 *Extrapolations* (Apple TV+, 2023), 16:10 et 39:55 (S01E02)

18 Tiré de la série *Extrapolations*, ce dialogue illustre une conversation entre une baleine à bosse femelle et une biologiste-zoologue du nom de Rebecca Shearer (S01E02)⁴⁵. Crée par Scott Z. Burns, cette fiction d'anticipation pose plusieurs hypothèses de dégradations naturelles et sociales pour les cinquante prochaines années, causées par les conséquences de l'industrialisation et de la vie capitaliste. Assise devant le tableau de contrôle de diffusion sonore d'une station sous-marine, Rebecca débute un échange enregistré le 18 août 2046 pour Menagerie 2100, une firme qui collecte et revend l'ADN d'animaux en voie de disparition en vue du futur clonage des espèces pour les réintroduire. Elles communiquent grâce à une technologie qui traduit les

sons d'un côté comme de l'autre pour produire un langage intelligible pour les deux espèces. Une relation de confiance s'installe entre elles. Leurs conversations portent sur la vie des baleines, la domination de la nature par les humains, et sur la maternité. Rebecca est la mère d'un petit garçon porteur d'une maladie cardio-pulmonaire aux causes environnementales. Le baleineau a quant à lui été tué. La baleine est alors de nouveau à la recherche d'un mâle avec lequel se reproduire. Or dernière de son espèce, elle est ici manipulée par Métagerie 2100. En lui faisant croire qu'elle pourrait s'accoupler avec un mâle, la firme espère la tenir suffisamment longtemps en vie pour concevoir une cartographie complète de son psychotype. La trahison est double puisque Rebecca tisse des liens avec la baleine sans savoir qu'il s'agit de lui soutirer des informations pour compléter le matériel psycho-génétique nécessaire à la vente de son ADN sur le marché qui se développe. Lorsqu'elle découvre les faits, Rebecca impose une discussion à sa supérieure hiérarchique pour mettre fin à l'instrumentalisation de l'animale⁴⁶. Dans la conversation, la biologiste revient alors sur l'histoire de l'exploitation de la nature par les humains depuis des siècles, mis en relation avec la reproduction et la fertilité des femmes, des animales et des plantes. Ici, la question de la reproduction biologique lie la femme et la baleine femelle. En nous présentant la quête de maternité comme seul objectif de cette dernière, la série projette sur elle l'injonction naturaliste à la reproduction. Ainsi, femmes et animales sont certainement « sœurs interespèces » dans les responsabilités de subsistance, de fertilité, ou encore de soin (care).

19 Afin de se libérer des dominations croisées, la sororité de Rebecca et de la baleine pourrait alors se situer dans la volonté commune de faire exister leur libre arbitre à disposer de leur corps. Dans le *Manifeste des espèces compagnes*, entre similarités et différences, Donna Haraway décrit l'expérience sororale qu'elle a vécue plusieurs années avec sa chienne Cayenne Pepper. Elle rappelle effectivement, qu'en tant qu'individus « natureculturels », les animaux et les humains partagent une histoire commune faite de dominations, discriminations, sexismes, et spéciسمes qui orientent leur regard vers le même oppresseur ; le capitalisme patriarcal, intensifié par les révolutions scientifiques des modernes (xvi^e-xvii^e siècles) et les ambitions industrielles des économistes (xix^e siècle). Ce qui précède ce moment his-

torique jusqu'à ces conséquences sur notre manière de situer les humains et les femmes dans la biosphère est particulièrement bien étudié par Carolyn Merchant dans les années 1980. Sa relecture écoféministe de l'histoire, des imaginaires scientifiques et culturels, visibilise les entreprises de légitimation de domination et de contrôle de la nature dans le grand récit moderniste. Entre renversement des dualismes servant les oppresseurs et réappropriation du concept de nature, de nombreuses auteur·ices tentent, après Merchant, de réduire le regard anthropocentré porté sur le monde. Elles proposent de nouveaux récits impliquant de réviser notre attitude envers les non-humains⁴⁷. Les postures écoféministes qui naissent alors de ce principe attentionnel ne renvoient pas simplement à la « rencontre de l'écologie et du féminisme », mais correspondent davantage à un courant de pensée « aux visées anthropologiques ». Comme le formule Élise Thiébaut, c'est « une invitation à repenser notre humanité hors du champ de la domination et de la marchandisation⁴⁸ ».

20 En prenant l'exemple de l'ascension d'une grimpeuse sur une montagne et de son rapport avec les rochers et leur écosystème, Karen Warren précise dans un article de 1990 que les récits d'expériences vécues avec les non-humains doivent se distinguer des récits « arrogants » de conquêtes et de domination de la nature⁴⁹. Il en ressort de multiples situations contextuelles et singulières dans lesquelles une attention, une écoute, un respect et une « perception aimante » peuvent alors être portées envers les non-humains. En faisant respectueusement corps avec la paroi rocheuse et tout son biotope, la grimpeuse préfigure la sympoïèse harawayienne qui rassemble et visibilise humains et non-humains dans une communauté écologique, vertueuse⁵⁰. Ainsi, la valorisation des associations ou des coopérations entre humains et non-humains révèlent finalement un grand nombre de réseaux et d'attachements aux acteurs diversifiés, qui nous poussent à déplacer notre attention bien au-delà des rapports entre humains⁵¹. La même année, dans *Un monde vulnérable*, Joan Tronto opère aussi ce déplacement en proposant une définition très extensive du *care*, comme « une activité générique [...] un soutien à la vie⁵² [...] aux objets de l'environnement »⁵³. Le *care*, nous apprend Tronto, c'est « se soucier de, se charger de, accorder des soins, et recevoir des soins⁵⁴ ». Si Carol Gilligan a déjà fait le lien entre *care* et féminismes⁵⁵, Tronto rappelle que « les préoccupations

de l'écoféminisme font partie du *care*⁵⁶ », et rapproche *care* et environnement.

21 Par une description visuelle des relations entre humaines et non-humaines, cet épisode d'*Extrapolations* pose l'enjeu sororal incarné dans l'attitude de Rebecca qui complète une éthique du *care*. Si la zoologue et la baleine peuvent être considérées comme des sœurs interespèces, l'humaine insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas seulement de « protéger » l'animale (*wilderness*), ou d'en « prendre soin » (*care*), mais de la « respecter » sans interventionnisme, sans paternalisme⁵⁷. C'est peut-être en cela que le regard de Rebecca est sororal. En effet, bell hooks présente le respect comme l'une des valeurs principales de la sororité qui diffère des éthiques paternalistes : « En apprenant de nos codes culturels réciproques et en respectant nos différences, nous avons ressenti un certain sens de la communauté, de la Sororité⁵⁸. » Rebecca rappelle que les animaux font partie de notre biotope et de notre communauté. Ils sont sensibles, pensants et intelligents. La sororité de Rebecca est politique, car elle dénonce la trahison envers la baleine comme un manque de respect envers son espèce et son genre qui accélère sa « chute⁵⁹ ». Aussi, les travaux de Vinciane Despret, Baptiste Morizot, ou encore David Abram et Donna Haraway résonnent dans ces dialogues.

22 En cela, les idées de Carolyn Merchant ou d'Isabelle Stengers invitent à comprendre l'attitude de Rebecca⁶⁰. Car tout en prenant soin de la Terre, nous sommes conscientes et consciens qu'elle continue toujours de produire des catastrophes⁶¹. La performativité de la notion de *care* s'arrête ici peut-être où il n'y a pas de retours intentionnels possibles. La Terre nous nourrit et nous protège car nous l'exploitons dans ces buts, mais elle ne le fait pas intentionnellement. Comme toutes conceptions humaines, le retour attentionnel du *care* n'est pas mesurable chez les non-humains – ces analyses ne sont donc strictement valables que pour nous humains. Les premières séries écologistes comme *Green Acres* (CBS, 1965-1979), *Opérations Open* (FR3, 1984-1986), *Critter Gitters* (Syndication, 1998-2002), *Flipper* (NBC, 1964-1967), *Skippy the Bush Kangaroo* (Nine Network, 1966-1970), ou encore *Hallo Robbie !* (ZDF, 2001-2007) se sont en effet concentrées sur la « protection et la gestion de la nature » comme manière de vivre avec les non-humains. Elles fantasment d'ailleurs un retour attentionnel de la part des animaux envers nous. Les fictions plus ré

centes, comme *Frontera Verde* (Netflix, 2019), *La dernière vague* (France 2, 2019), *Extrapolations* (Apple TV+, 2023), ou *Abysses* (ZDF, 2023) proposent un autre point de vue. Leurs personnages questionnent de fond en comble la capacité des humains à respecter les nombreuses entités non-humaines (animaux, végétaux, éléments, etc.) en dehors du cadre paternaliste. Certaines images de ces séries sont peut-être à considérer comme les hypothèses visuelles d'une éthique féministe de la nature menant à une forme d'éco-sororité. Une dimension éco-sororale peut se lire à travers la notion de respect de soi, des autres et de son environnement de vie⁶². Pratiquer le *care* peut sembler contraignant au quotidien. Prendre soin des non-humains, en plus de son cercle restreint, engage notre corps et du temps. Le respect renvoie quant à lui à une mise en retrait, à un moment de recul, de réflexion.

- 23 Tiré du latin *respectus* le terme *respect* correspond au « regard en arrière », ou à un « refuge ». Relié au verbe *respicere* et à l'ancien français *resp(o)iter*, il s'agit aussi d'« épargner ». Une scène importante de la série *Abysses*, prend justement le temps de faire dialoguer les personnages quant à la manière de considérer, avec « respect » (sans emprise) ou avec méfiance (sous contrôle), l'entité naturelle nommée Yrr, qui semble interagir avec les humains (S01E08). Le préfixe éco est de plus en employé pour signifier les liens entre des pratiques, des affects et les crises écologiques contemporaines (écoanxiété, écocide, écoresponsabilité, écocitoyen, écopolitique, etc.). Depuis le xix^e siècle l'écologie et l'*oekology* font référence à la science des interdépendances entre les vivants, leurs environnements de vie (Ernst Haeckel), et à l'impact sur la planète des transformations qu'ils engendrent (Ellen Swallow). Dans une forme de respect mutuel, l'épisode d'*Extrapolations* se termine par une scène dans laquelle Rebecca présente la baleine à son fils à une distance raisonnable. L'humaine se remémore alors une discussion qu'elle a eue plus tôt avec l'animale au sujet des traces, sonores et autres, laissées par les êtres vivants sur la Terre. Elle lui précise que son témoignage situé a été enregistré, qu'il sera respecté, et transmis pour servir de guide aux futures générations de baleines et d'humains. Rebecca lui confirme que sa « voix » d'animale compte aussi. L'éco-sororité figurée dans la série peut alors se lire comme une invitation à « épargner » les non-humains en les respectant, sans les « gérer », et à prendre en compte leur expérience de la

Terre. Il s'agit de valoriser les récits situés comme des alternatives aux imaginaires modernistes patriarcaux, coloniaux et capitalistes.

Conclusion

- 24 La présente enquête d'iconologie critique en contexte sériel a ainsi fait apparaître plusieurs formes de sororités, des images sororales au sein desquelles la reconnaissance, la compréhension, l'engagement, la coopération, la rencontre, le partage et la communication rassemblent les individus au cœur même des féminismes pour comprendre l'altérité au-delà des préjugés. Elle a également mis au jour un aspect de la sororité qui remet en question l'exceptionnalisme humain et le paternalisme interventionniste. En effet, l'écosororité décentre les descriptions anthropocentriques de la nature et questionne le rôle des humains dans la reproduction des espèces, la gestion de la nature et l'entretien de valeurs peu respectueuses à son égard. Pour mieux vivre en « terrestres⁶³ », avec l'apport des initiatives écoféministes matérialistes intersectionnelles et écoqueer, l'écosororité reste alors à être explorée par l'intermédiaire d'une réflexion reliant les entités non-humaines aux questions reproductives et écologiques⁶⁴.

Articles et ouvrages

Catherine ACHIN et Delphine NAUDIER, « La libération par Tupperware ? », *Clio*, 2009, n° 29, . 131-140, <https://doi.org/10.4000/clio.9238>.

Madeleine AKRICH, Michel CALON et Bruno LATOUR, *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Mines ParisTech, 2006.

Rhona J. BERENSTEIN, *Attack of the Leading ladies: Gender, Sexuality and Spectatorship in Classic Horror Cinema*,

New York, Columbia University Press, 1996.

Sandra BOEHRINGER, *Dika, élève de Sappho, Lesbos, 600 av. J.-C.*, Paris, Autrement, 1999.

Fabienne BRUGÈRE, « La persistance du patriarcat », *Multitudes*, 2020/79, n° 2, p. 193-198, <https://doi.org/10.3917/mul.079.0193>.

CHRISTINE DE PIZAN, *La cité des dames* [1405], trad. par Eric HICKS et Thérèse MOREAU, Paris, Livre de Poche, 2021.

Umberto Eco, « TV : La transparence perdue », dans UMBERTO Eco, *La guerre du faux*, trad. par Myriam TANANT et

Piero CARACCIOLI, Paris, Livre de poche, 1985, p. 196-220.

Carolyn J. EICHNER, « La Commune : pas de révolution sans les femmes », *L'Historie*, janvier-mars 2021, n° 90, p. 54-58, <https://www.lhistoire.fr/la-commune-pas-de-r%C3%A9volution-sans-les-femmes>.

Berenice FISHER et Joan C. TRONTO, « Towards a Feminist Theory of Caring », dans *Circles of Care*, Emily ABEL et Margaret NELSON (dir.), Albany, SUNY Press, 1990, p. 36-54.

Françoise FLAMANT, *Women's Lands. Construction d'une utopie. Oregon, USA, 1970-2010*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2015.

Camille FROIDEVEAUX-METTERIE, « La sororité, un *a priori* féministe », dans *Sororité*, Chloé DELAUME (dir.), Paris, Points, 2021, p. 157-172.

Carol GILLIGAN, *Une voix différente la morale a-t-elle un sexe ?* [1982], trad. par Annie KWIATEK et Vanessa NUROCK, Paris, Flammarion, 2019.

Carol GILLIGAN et Naomi SNIDER, *Pourquoi le patriarcat ?* [2019], trad. par Céline ROCHE et Vanessa NUROCK, Paris, Flammarion, 2021.

Hervé GLÉVAREC, « Trouble dans la fiction. Effets de réel dans les séries télévisées contemporaines et post-télévision », *Questions de communication*, 2010/2, 18, p. 215-238, https://shs.cairn.info/article/QDC_018_0214/pdf?lang=fr.

Donna HARAWAY, *Manifeste des espèces de compagnie* [2003], trad. par Jérôme HANSEN, Paris, Éditions de l'éclat, 2010.

Donna HARAWAY, *Vivre avec le trouble*, trad. par Vivien GARCÍA, Vaulx-en-Velin, Les Éditions des mondes à faire, 2020.

Anne-Marie HELVÉTIUS, « Les bégues : Des femmes dans la ville aux XIII^e et XIV^e siècles », dans *La ville et les femmes en Belgique : histoire et sociologie*, Éric GUBIN et Jean-Pierre NANDRIN (dir.), actes de la Journée d'étude (12 février 1993), Bruxelles, Presses de l'Université Saint-Louis, 1993, p. 17-40.

Cynthia HOFFNER et Martha BUCHANAN, « Young Adults' Wishful Identification With Television Characters: The Role of Perceived Similarity and Character Attributes », *Media Psychology*, 2005/7, 4, p. 325-352, https://psycnet.apa.org/doi/10.1207/S1532785XMEP0704_2.

Richard HOGGART, *La culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre* [1957], trad. par Françoise GARCIA et Jean-Claude PASSE-RON, Paris, Éditions de Minuit, 1970.

Bell HOOKS, *De la marge au centre. Théorie féministe* [1984-2000], trad. par Noomi B. GRÜSIG, Paris, Cambourakis, 2017.

Bell HOOKS, *Sororité, guérir des blessures psychiques infligées par la domination* [2015], trad. par Pauline TARDIEU-COLLINET, Louise CABANNES et Leslie TALAGA, Paris, Payot, 2024.

Aline KINER, *La Nuit des bégues*, Paris, Liana Levi, 2018.

Bérénice KOLLY, « Et de nos sœurs séparées... » *Lectures de la sororité*, Fontenay-le-Comte, Éditions Lussaud, 2012.

André LARDINOIS, « Who sang Sappho's songs », dans Ellen GREENE, *Reading Sappho: contemporary approaches*

[1996], Berkeley, University of California Press, 1998, p. 150-173.

Catherine LARRÈRE, « Les éthiques environnementales », *Natures Sciences Sociétés*, 2010/18, n° 4, p. 405-413, <http://shs.cairn.info/revue-natures-sciences-societes-2010-4-page-405?lang=fr>.

Catherine LARRÈRE « Care et environnement : la montagne ou le jardin ? », dans *Tous vulnérables ? Le care, les animaux et l'environnement*, Sandra LAUGIER (dir.), Paris, Éditions Payot & Rivages, 2012, p. 233-261.

Catherine LARRÈRE, *L'écoféminisme*, Paris, La Découverte, 2023.

Jan LARUE, *Libère-toi cyborg. Le pouvoir transformateur de la science-fiction féministe*, Paris, Cambourakis, 2018.

Bruno LATOUR, *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.

Sandra LAUGIER, *Nos vies en séries : philosophie et morale d'une culture populaire*, Paris, Climats, 2019.

Sandra LAUGIER, « En confinement : du care en série », AOC, 2021, n° 10, <http://aoc.media/critique/2021/03/14/en-confinement-du-care-en-series/>.

Sandra LAUGIER, « Séries télévisées et esthétique de l'ordinaire », *Revue internationale de philosophie*, 2022/301, n° 3, p. 9-26, <https://doi.org/10.3917/rip.301.0009>.

Sandra LAUGIER, « La Fièvre nous rend-elle meilleurs ? Éducation politique et réflexivité en séries », dans *Sur La fièvre. Enseignements politiques d'une série*, Raphaël LLORCA et Jérémie PELTIER (dir.), Paris, Fondation Jean Jaurès Éditions, 2024, p. 8-13.

Sandra LAUGIER et Pascale MOLINIER, « Qu'est-ce qu'une série féministe ? Introduction », *Cahiers du Genre*, 2023/75, n° 2, p. 5-30.

Ursula K. LE GUIN, « Sur », *The New Yorker*, February 1, 1982, p. 38-39, <https://www.newyorker.com/magazine/1982/02/01/sur>.

Éric MACÉ, *L'après-patriarcat*, Paris, Seuil, 2015.

Jean-Clément MARTIN, *La Révolte brisée. Femmes dans la Révolution française et l'Empire*, Paris, Armand Colin, 2008.

Adrienne MAYOR, *Les Amazones. Quand les femmes étaient les égales des hommes (VIII^e siècle av. J.-C.-I^{er} siècle apr. J.-C.)* [2014], trad. par Philippe PIGNARRE, Paris, La Découverte, 2020.

William J. T. MITCHELL., *Iconologie : image, texte, idéologie* [1986], Paris, Les Prairies ordinaires, 2009.

Émilie NOTÉRIS, *La fiction réparatrice* [2017], Paris, UV Éditions, 2020.

Silvana PANCIERA, *Les bégueuses : une communauté de femmes libres*, Paris, Almora, 2021.

Dominique PASQUIER, « Télévision et apprentissages sociaux : les séries pour adolescents », *Réseaux*, 1997/1, n° 1, « Sociologie de la communication », p. 811-830, <https://doi.org/10.3406/res.1997.3871>.

Alain REY (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2010.

Constance RIMLINGER, *Féministes des champs : du retour à la terre à l'écologie queer*, Paris, Presses universitaires de France, 2024.

Christine ROUSSEAU, « Sandra Laugier : “Les séries sont de formidables ressources pour penser la morale” », *Le Monde*, 9 décembre 2019, https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/12/09/sandra-laugier-les-series-sont-de-formidables-ressources-pour-penser-la-moral_6022133_3232.html.

Jane RULE, « With All Due Respect », dans *Outlander: Short Stories and Essays*, Tallahassee, Naiad Press, 1981.

Valerie SOLANAS, *Scum Manifesto* [1967], trad. par Emmanuèle de LESSEPS, Paris, Mille et une nuits, 2021.

Sophie SUMA, « Féminismes et féminismes queer en écologie », *culturesvisuelles.org*, 2024, <https://www.culturesvisuelles.org/champs-de-recherche/écologies-visuelles/feminismes-et-feminismes-queer-en-écologie>.

STARHAWK, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique* [1980], trad. par Morbic, Paris, Éditions Cambourakis, 2015.

Isabelle STENGERS, « Faire avec Gaïa : pour une culture de la non-symétrie », *Multitudes*, 2006/24, n° 4, <https://www.multitudes.net/faire-avec-gaia-pour-une-culture2351/>.

Helen SWORD, « Zombie nouns », *The New York Times*, July 23, 2012, <https://archive.nytimes.com/opinionator.blog.s.nytimes.com/2012/07/23/zombie-nouns/>.

Élise THIÉBAUT, « Les écoféminismes », *Un texte à soi*, 2022, n° 2.

Joan C. TRONTO, « Du care », *Revue du MAUSS*, 2008/2, n° 32, p. 243-265, [http://doi.org/10.3917/rdm.032.0243](https://doi.org/10.3917/rdm.032.0243).

Joan C. TRONTO, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care* [1993], trad. par Hervé MAURY, Paris, La Découverte, 2009.

Éloi VALAT, *Louises. Les femmes de la Commune*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu Autour, 2019.

Élisabeth VONARBUG, *Chroniques du pays des mères*, Québec, Alire, 1999.

Karen J. WARREN, « The Power and Promise of Ecological Feminism », *Environmental Ethics*, 1990/12, n° 2, p. 125-46, <https://doi.org/10.5840/enviroethics199012221>.

Sources audiovisuelles

Ian BRENNAN, Brad FALCHUK et Ryan MURPHY, *Nip/Tuck*, FX, 2003-2010.

Ian BRENNAN, Brad FALCHUK et Ryan MURPHY, *Glee*, FOX, 2009-2015.

Ian BRENNAN, Brad FALCHUK et Ryan MURPHY, *American Horror Story*, FX, 2011.

Ian BRENNAN, Brad FALCHUK et Ryan MURPHY, *Pose*, FX, 2018-2021.

Valérie JOURDAN, *Jamie Lee Curtis : un cri de liberté à Hollywood*, Arte, 2022.

« La réunion Tupperware », RTS 2, 27/01/1975, <https://www.rts.ch/archives/1975/video/la-reunion-tupperware-26190217.html>.

1 Le terme Sororité est ici signifié avec un « S » majuscule lorsqu'il s'agit de différencier les associations Sororales universitaires du concept de sororités filiales ou politiques.

2 Comme sous-genre du film d'horreur américain, le *slasher* est connu pour accentuer le côté caricatural des caractères, surtout des personnages féminins. Voir Rhona J. BERENSTEIN, *Attack of the Leading ladies: Gender, Sexuality and Spectatorship in Classic Horror Cinema*, New York, Columbia University Press, 1996.

3 Comme le précise Émilie Noteris, la série offre « une métaphore de la situation contemporaine du féminisme », avec d'un côté une vision biaisée du féminisme, conservatrice et opportuniste de femmes revanchardes assoiffées de pouvoir, et de l'autre, un féminisme qui transforme collectivement de fond en comble le patriarcat (mon interprétation de NOTERIS). Émilie NOTERIS, *La fiction réparatrice* [2017], Paris, UV Éditions, 2020, p. 17.

4 À un « s » près, le nom de famille de la doyenne Munsch est certainement un clin d'œil aux célèbres tableaux du peintre Edvard Munch, le « Cri » (*Skrik*, 1893 et 1917). Jamie Lee Curtis étant considérée comme la « reine des hurlements » (*scream queen*) du fait de sa participation à de nombreux films d'horreur dans lesquelles elle interprète des rôles de *Final Girl*. Voir le film : Valérie JOURDAN, *Jamie Lee Curtis : un cri de liberté à Hollywood*, Arte, 2022.

5 Pour des raisons évidentes liées à la très grande quantité de séries produites aux USA, le corpus de cette étude est majoritairement américain. Il compte néanmoins quelques séries françaises, australiennes, néozélandaises, brésiliennes, ou de coproductions internationales.

6 Sandra LAUGIER et Pascale MOLINIER, « Qu'est-ce qu'une série féministe ? Introduction », *Cahiers du Genre*, 2023/75, n° 2, p. 5-30.

7 Voir Sophie SUMA, « Féminismes et féminismes queer en écologie », *culturesvisuelles.org*, 2024, <https://www.culturesvisuelles.org/champs-de-recherche/ecologies-visuelles/feminismes-et-feminismes-queer-en-ecologie>.

8 Plusieurs recherches sociologiques confirment que les plus jeunes d'entre nous consultent les séries pour s'informer et qu'elles les influencent positivement dans certains de leurs choix. Ces recherches débutent dans les années 1990. Elles représentent un véritable champ dans les études de réceptions. Voir Dominique PASQUIER, « Télévision et apprentissages sociaux : les

séries pour adolescents », *Réseaux*, 1997/1, n° 1, « Sociologie de la communication », p. 811-830, <https://doi.org/10.3406/reso.1997.3871>. Voir aussi Cynthia HOFFNER et Martha BUCHANAN, « Young Adults' Wishful Identification With Television Characters: The Role of Perceived Similarity and Character Attributes », *Media Psychology*, 2005/7, 4, p. 325-352, https://psycnet.apa.org/doi/10.1207/S1532785XMEP0704_2.

9 L'usage du terme « culture populaire » est ici à saisir comme un sous-ensemble de la culture tel qu'il a été défini par les études culturelles (*cultural studies*) par opposition aux productions « élitistes ». Voir Richard HOGART, *La culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre* [1957], trad. par Françoise GARCIAS et Jean-Claude PASSERON, Paris, Éditions de Minuit, 1970.

10 Prendre corps, nous aider à sentir la manière dont on peut passer à l'action, notamment pour être sororale.

11 Voir Sandra LAUGIER, « En confinement : du *care* en série », AOC, 2021, n° 10, <https://aoc.media/critique/2021/03/14/en-confinement-du-care-en-series/>.

12 Voir Sandra LAUGIER, *Nos vies en séries : philosophie et morale d'une culture populaire*, Paris, Climats, 2019, p. 16.

13 *Ibid.*, p. 23.

14 *Ibid.*, p. 49.

15 Voir Christine ROUSSEAU, « Sandra Laugier : "Les séries sont de formidables ressources pour penser la morale" », *Le Monde*, 9 décembre 2019, https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/12/09/sandra-laugier-les-series-sont-de-formidables-ressources-pour-penser-la-moralite_6022133_3232.html.

16 Voir Sandra LAUGIER, « Séries télévisées et esthétique de l'ordinaire », *Revue internationale de philosophie*, 2022/301, n° 3, p. 9-26, <https://doi.org/10.3917/rip.301.0009>.

17 L'approche méthodologique employée dans cet article s'appuie sur l'icnologie critique appliquée dans les études de cultures visuelles où je situe mon travail. Elle est notamment développée dans les années 2000 par William J. T. MITCHELL., *Iconologie : image, texte, idéologie* [1986], Paris, Les Prairies ordinaires, 2009.

18 Sandra Laugier esquisse l'idée de la réflexivité dans ses récents travaux, mais sans pour l'instant la développer du point de vue dont je le propose ici.

Voir Sandra LAUGIER, « La Fièvre nous rend-elle meilleurs ? Éducation politique et réflexivité en séries », dans *Sur La fièvre. Enseignements politiques d'une série*, Raphaël LLORCA et Jérémie PELTIER (dir.), Paris, Fondation Jean Jaurès Éditions, 2024, p. 8-13.

19 Hervé GLÉVAREC, « Trouble dans la fiction. Effets de réel dans les séries télévisées contemporaines et post-télévision », *Questions de communication*, 2010/2, 18, p. 215-238, https://shs.cairn.info/article/QDC_018_0214/pdf?lang=fr. Umberto Eco, « TV : La transparence perdue », dans UMBERTO Eco, *La guerre du faux*, trad. par Myriam TANANT et Piero CARACCIOLI, Paris, Livre de poche, 1985, p. 196-220.

20 Voir Donna HARAWAY, *Manifeste des espèces de compagnie* [2003], trad. par Jérôme HANSEN, Paris, Éditions de l'éclat, 2010 et Donna HARAWAY, *Vivre avec le trouble*, trad. par Vivien GARCÍA, Vaulx-en-Velin, Les Éditions des mondes à faire, 2020.

21 Bell HOOKS, *De la marge au centre. Théorie féministe* [1984-2000], trad. par Noomi B. GRÜSIG, Paris, Cambourakis, 2017.

22 Bell HOOKS, *Sororité, guérir des blessures psychiques infligées par la domination* [2015], trad. par Pauline TARDIEU-COLLINET, Louise CABANNES et Leslie TALAGA, Paris, Payot, 2024, p. 30.

23 HOOKS, 2017, p. 223-224.

24 Série créée par Ryan Murphy, Brad Falchuk et Ian Brennan, trois scénaristes déjà célèbres pour avoir travaillé ensemble sur plusieurs séries à succès, comme *Nip/Tuck* (FX, 2003-2010), *Glee* (FOX, 2009-2015), *American Horror Story* (FX, 2011), ou *Pose* (FX, 2018-2021), fictions connues pour être largement inclusives.

25 HOOKS, 2017, p. 125-126.

26 Ce radicalisme a été violemment affirmé dans les années 1960 par l'américaine Valerie SOLANAS (*Scum Manifesto* [1967], trad. par Emmanuèle de LEBESEPS, Paris, Mille et une nuits, 2021).

27 Camille FROIDEVEAUX-METTERIE, « La sororité, un *a priori* féministe », dans *Sororité*, Chloé DELAUME (dir.), Paris, Points, 2021, p. 157-172.

28 Voir Helen SWORD, « *Zombie nouns* », *The New York Times*, July 23, 2012, <https://archive.nytimes.com/opinionator.blogs.nytimes.com/2012/07/23/zombie-nouns/>. Rappeler régulièrement les valeurs et les définitions renouvelées et ajustées de certaines pratiques semble plus explicite que de les figer par des néologismes.

29 « Mot qui désigne la sœur, la cousine, et est employé aussi pour marquer la ressemblance ou l'identité entre deux choses, par exemple les mains ». Toutes les définitions étymologiques de cet article proviennent d'Alain REY (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2010.

30 HOOKS, 2017, p. 123.

31 *Ibid.*, p. 119-152.

32 Voir le travail d'Éric Macé qui retrace l'histoire de ces moments de rupture : Éric MACÉ, *L'après-patriarcat*, Paris, Seuil, 2015.

33 Je me réfère ici à une remarque faite par Geneviève Fraisse dans la préface du livre de Bérengère Kolly, qui préfère rapprocher la sororité d'une puissance d'agir plutôt que d'un pouvoir féminin. (Bérengère KOLLY, "Et de nos sœurs séparées..." *Lectures de la sororité*, Fontenay-le-Comte, Éditions Lussaud, 2012, 10).

34 DELAUME, 2021, p. 11.

35 STARHAWK, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique* [1980], trad. par Morbic, Paris, Éditions Cambourakis, 2015.

36 Voir Fabienne BRUGÈRE, « La persistance du patriarcat », *Multitudes*, 2020/79, n° 2, p. 193-198, <https://doi.org/10.3917/mult.079.0193>. Et Carol GILLIGAN et Naomi SNIDER, *Pourquoi le patriarcat ?* [2019], trad. par Cécile ROCHE et Vanessa NUROCK, Paris, Flammarion, 2021.

37 Adrienne MAYOR, *Les Amazones. Quand les femmes étaient les égales des hommes (VIII^e siècle av. J.-C.-I^{er} siècle apr. J.-C.)* [2014], trad. par Philippe PIGNARRE, Paris, La Découverte, 2020.

38 Sandra BOEHRINGER, *Dika, élève de Sappho*, Lesbos, 600 av. J.-C., Paris, Autrement, 1999. André LARDINOIS, « Who sang Sappho's songs », dans Ellen GREENE, *Reading Sappho: contemporary approaches* [1996], Berkeley, University of California Press, 1998, p. 150-173.

39 Voir le texte de la *Cité des dames* et les illustrations que l'on retrouve dans l'impression originale (consultable en ligne sur gallica.bnf.fr) figurant des femmes en train de construire physiquement la cité, de s'accueillir ou de discuter. CHRISTINE DE PIZAN, *La cité des dames* [1405], trad. par Eric Hicks et Thérèse MOREAU, Paris, Livre de Poche, 2021.

40 Voir quelques illustrations comme *Le dict des trois dames de Paris*, vers 1320 de Watriquet de Couvin. Voir Aline KINER, *La Nuit des bégues*, Paris,

Liana Levi, 2018. Anne-Marie HELVÉTIUS, « Les bégues : Des femmes dans la ville aux XIII^e et XIV^e siècles », dans *La ville et les femmes en Belgique : histoire et sociologie*, Éric GUBIN et Jean-Pierre NANDRIN (dir.), actes de la Journée d'étude (12 février 1993), Bruxelles, Presses de l'Université Saint-Louis, 1993, p. 17-40 et Silvana PANCIERA, *Les bégues : une communauté de femmes libres*, Paris, Almora, 2021.

41 Voir l'illustration : *Club Patriotique de Femmes*, de Jean-Baptiste LESUEUR (1789-1795). Voir aussi Jean-Clément MARTIN, *La Révolte brisée. Femmes dans la Révolution française et l'Empire*, Paris, Armand Colin, 2008.

42 Voir Éloi VALAT, *Louises. Les femmes de la Commune*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu Autour, 2019 et Carolyn J. EICHNER, « La Commune : pas de révolution sans les femmes », *L'Histoire*, janvier-mars 2021, n° 90, p. 54-58, [https://www.lhistoire.fr/la-commune-pas-de-r%C3%A9volution-sans-les-femmes](https://www.lhistoire.fr/la-commune-pas-de-révolution-sans-les-femmes).

43 Voir la vidéo « La réunion Tupperware » qui nous montre les femmes discuter à la fin de réunion (RTS 2, 27/01/1975, <https://www.rts.ch/archives/1975/video/la-reunion-tupperware-26190217.html>). Voir également Catherine ACHIN et Delphine NAUDIER, « La libération par Tupperware ? », *Clio*, 2009, n° 29, . 131-140, <https://doi.org/10.4000/clio.9238>.

44 Françoise FLAMANT, *Women's Lands. Construction d'une utopie. Oregon*, USA, 1970-2010, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2015. Voir également Constance RIMLINGER, *Féministes des champs : du retour à la terre à l'écologie queer*, Paris, Presses universitaires de France, 2024.

45 On rencontre pour la première fois le personnage de Rebecca Shearer dans l'épisode pilote alors qu'elle court, enceinte, pour s'extraire des flammes d'une forêt en feu dans laquelle elle était venue recenser les bébés corbeaux (S01E01).

46 Bien que la sororité dépasse le cadre de la notion de genre, je propose aussi d'utiliser le féminin pour désigner les femelles animales. Ian Larue rappelle la proposition d'Élisabeth Vonarbug dans son roman *Chronique au pays des mères* (Élisabeth VONARBUG, *Chroniques du pays des mères*, Québec, Alire, 1999, p. 171), qui renverse la norme grammairienne en substituant le féminin au masculin – qui l'emporte habituellement dans la langue française. Ian LARUE, *Libère-toi cyborg. Le pouvoir transformateur de la science-fiction féministe*, Paris, Cambourakis, 2018, p. 20.

47 Je pense aussi à l'ensemble des textes d'Anna Lowenhaupt Tsing.

48 Élise THIÉBAUT, « Les écoféminismes », *Un texte à soi*, 2022, n° 2, p. 16.

49 Karen J. WARREN, «The Power and Promise of Ecological Feminism », *Environmental Ethics*, 1990/12, n° 2, p. 125-146, <https://doi.org/10.5840/enviroethics199012221>. Voir aussi Ursula K. LE GUIN, « Sur », *The New Yorker*, February 1, 1982, p. 38-39, <https://www.newyorker.com/magazine/1982/02/01/sur>.

50 HARAWAY, 2020.

51 Voir les textes de la Théorie de l'acteur réseau (ANT), Madeleine AKRICH, Michel CALLON et Bruno LATOUR, *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Mines ParisTech, 2006.

52 Berenice FISHER et Joan C. TRONTO, « Towards a Feminist Theory of Caring », dans *Circles of Care*, Emily ABEL et Margaret NELSON (dir.), Albany, SUNY Press, 1990, p. 36-54.

53 Joan C. TRONTO, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care* [1993], trad. par Hervé MAURY, Paris, La Découverte, 2009, p. 144.

54 Joan C. TRONTO, « Du care », *Revue du MAUSS*, 2008/2, n° 32, p. 243-265, <https://doi.org/10.3917/rdm.032.0243>.

55 Carol GILLIGAN, *Une voix différente la morale a-t-elle un sexe ?* [1982], trad. par Annie KWIATEK et Vanessa NUROCK, Paris, Flammarion, 2019.

56 TRONTO, 2009, p. 144.

57 Catherine LARRÈRE, « Les éthiques environnementales », *Natures Sciences Sociétés*, 2010/18, n° 4, p. 405-413, <https://shs.cairn.info/revue-natures-sciences-societes-2010-4-page-405?lang=fr>.

58 HOOKS, 2024, p. 137.

59 La notion de « chute » est présente dans le titre original de l'épisode : « 2046 : Whale Fall », et fait référence à la destinée de la baleine (S01E02).

60 Catherine LARRÈRE a fait plusieurs fois la synthèse de leurs travaux respectifs. Voir Catherine LARRÈRE « Care et environnement : la montage ou le jardin ? », dans *Tous vulnérables ? Le care, les animaux et l'environnement*, Sandra LAUGIER (dir.), Paris, Éditions Payot & Rivages, 2012, p. 233-261. Catherine LARRÈRE, *L'écoféminisme*, Paris, La Découverte, 2023.

61 Isabelle STENGERS, « Faire avec Gaïa : pour une culture de la non-symétrie », *Multitudes*, 2006/24, n° 4, <https://www.multitudes.net/faire-avec-gaia-pour-une-culture2351/>, p. 10.

62 Jane RULE, « With All Due Respect », dans *Outlander: Short Stories and Essays*, Tallahassee, Naiad Press, 1981.

63 Bruno LATOUR, *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015, p. 67.

64 J'ouvre ici la possibilité d'un débat discuté dans le cadre du projet de recherche de l'Université de Strasbourg intitulé *Féminismes et féminismes queer en écologie*, une enquête à travers les cultures visuelles et les séries télévisées : <https://culturesvisuelles.org/champs-de-recherche/ecologies-visuelles/feminismes-et-feminismes-queer-en-ecologie>.

Français

Si l'on cherche aujourd'hui à comprendre en image les enjeux de la sororité, il y a de fortes chances pour que nous utilisions internet ou les plateformes de streaming, afin de trouver des séries à regarder pour en apprendre davantage. Les séries sont en effet comprises comme des outils d'éducation par la philosophie contemporaine. Dans ce cas, la sélection renvoie en premier à *Sex and the City* (HBO, 1998-2004), *Charmed* (The WB, 1998-2006), *Girls* (HBO, 2012-2016), *Orange is the New Black* (Netflix, 2013-2019), *Scream Queens* (Fox, 2015-2016), *Big Little Lies* (HBO, 2017-2019), *The Handmaid's Tale* (Hulu, 2017+), *Good Girls* (NBC, 2018-2021), ou à *On the Verge* (Canal+/Netflix, 2021), *Yellowjackets* (Showtime, 2021+), *Filles du feu* (France 2, 2023), ou encore à *Clashing Differences* (ZDF, 2023), etc. S'ouvre alors une véritable culture visuelle de la sororité. Or toutes ces séries ne semblent pas égales dans leurs définitions esthétiques, narratives et conceptuelles de la sororité. Contrairement à ce que certaines de ces fictions nous montrent, la sororité ne relève pas de la camaraderie entre filles, d'amitiés, ni même d'un soutien ponctuel, et encore moins d'un féminisme opportuniste. Comme le rappelle bell hooks dans les années 1980, il s'agit plutôt de « solidarité politique », et de faire converger des intérêts communs, de s'accorder sur des valeurs partagées. Il est donc avant tout question de s'unir dans la diversité, et de croire en cette union malgré les différences de classes ou de races. Et si la plupart de ces séries dépeignent la sororité comme tenant d'une relation entre humaines, d'autres fictions empruntant aux imaginaires écoféministes, comme *Frontera Verde* (Netflix, 2019), *La dernière vague* (France 2, 2019), *Extrapolations* (Apple TV+, 2023), ou *Abysses* (ZDF, 2023), ont pu également étendre ce rapport empathique et respectueux aux non-humaines et à la Terre. Que nous disent alors toutes ces séries de la sororité ? Et quelles images sororales présentes dans ces fictions pouvons-nous reconnaître voire appliquer dans notre quotidien ? Dès lors que les séries sont envisagées comme des outils d'apprentissage, ce texte vise en creux à expliquer l'importance et la responsabilité de ces images sororales, pas si fictionnelles...

English

If we're looking for a visual understanding of contemporary sorority issues, chances are we're using the internet or streaming platforms to find series to watch to learn more. Series are indeed understood as educational tools through contemporary philosophy. In this case, the selection points first to *Sex and the City* (HBO, 1998-2004), *Charmed* (The WB, 1998-2006), *Girls* (HBO, 2012-2016), *Orange is the New Black* (Netflix, 2013-2019), *Scream Queens* (Fox, 2015-2016), *Big Little Lies* (HBO, 2017-2019), *The Handmaid's Tale* (Hulu, 2017+), *Good Girls* (NBC, 2018-2021), or *On the Verge* (Canal+/Netflix, 2021), *Yellowjackets* (Showtime, 2021+), *Filles du feu* (France 2, 2023), or *Clashing Differences* (ZDF, 2023), and so on. The result is a truly visual culture of sisterhood. But not all these series appear to be equal in their aesthetic, narrative and conceptual definitions of sisterhood. Contrary to what some of these fictions show us, sisterhood is not about girl camaraderie, friendships or even one-off support, and even less about opportunistic feminism. As bell hooks reminded us in the 1980s, it's more a question of "political solidarity", of aligning common interests and agreeing on shared values. Above all, then, it's about uniting in diversity, and believing in that union despite class or racial differences. And while most of these series depict sisterhood as holding a relationship between humans, other fictions borrowing from ecofeminist imaginaries, such as *Frontera Verde* (Netflix, 2019), *La dernière vague* (France 2, 2019), *Extrapolations* (Apple TV+, 2023), or *Abysses* (ZDF, 2023), have also been able to extend this emphatic and respectful relationship to non-humans and the Earth. So, what do all these series tell us about sorority? And what sororal images present in these fictions can we recognize or even apply to our everyday lives? Since series are seen as learning tools, this text aims to explain the importance and responsibility of these not-so-fictional sororal images...

Mots-clés

sororité, cultures visuelles, séries TV, écologie, féminismes

Keywords

sorority, visual culture, TV series, ecology, feminism

Sophie Suma

Université de Strasbourg – ACCRA UR 3402

IDREF : <https://www.idref.fr/235403660>

ORCID : <http://orcid.org/0009-0009-2442-678X>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000502518505>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/17942980>